# Aida au Stade de France (2010)




**Télé. France2. Aida de Verdi au Stade de France, jeudi 8 mai 2014,00h30**. Peplum aux armées de figurants sur des praticables immenses qui semblent flotter sur une mer colorée, tableaux collectifs méticuleusement agencés restituant la grandeur antique de l'Egypte du Nouvel Empire… voici Aida dans la démesure du Stade de France (octobre 2010), une scène qui a contrario des salles classiques frappe par sa colossale amplitude qu'il faut occuper et « meubler » (9000m2). Ici prime l'élégance et le raffinement des costumes et des effets de masse (un esthétisme finalement assez mesuré signé du metteur envscène habitué des Chorégies d'Orange, Charles Roubaud). Côté vocal, l'Aida d'Adina Aaron, beau timbre avant de passer les aigus fatigués et un vibrato envahissant ; le Radamès de Dimitri Paksoglou reste honnête et parfois subtil (surprise de la production) ; l'Orchestre de Montpellier est un efficace tâcheron plus brutal que ciselé, sous la baguette parfois (trop rarement) inspirée d'Alexander Vakoulsky (nombreux décalages cependant, inévitables et une moyenne de décibels trop élevée elle aussi, immensité impressionnante du plateau  oblige ?). Seule la beauté des tableaux collectifs frappe l'esprit. Du point de vue visuel, le spectacle est total. Au regard du nombre de spectateurs présents, l'opéra y gagne évidemment de nouveaux adeptes, et c'est tant mieux. L'esclave éthiopienne Aida est faite prisonnière à la Cour de Pharaon, intégrée de force dans la suite de la princesse égyptienne Amnéris (somptueux emploi d'alto) : les deux femmes sont rivales, elles aiment le même homme, le général Radamès, bras armé de Pharaon… ici, l'amour

est plus fort que tout et les deux amants que tout sépare et oppose, se retrouvent finalement pour l'éternité dans le tombeau où ils sont enterrés vivants en un épisode final spectaculaire (frappant a contrario du déploiement précédent par son chambrisme psychologique). Grandeur et irréductibilité de deux cœurs ardents embrasés par le pur amour. L'opéra de Verdi écrit pour l'inauguration de l'Opéra du Caire et le creusement du Canal de Suez a conservé sa violence expressive, entre tableaux collectifs et portraits individuels. Un sommet dans le catalogue de Giuseppe Verdi.

**Télé. France2. Aida de Verdi au Stade de France, jeudi 8 mai 2014,00h30**

---

# Compte rendu, opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 1er et 2 avril 2014. Giuseppe Verdi : Aida. Isabekke Kabatu / Kristin Lewis, Rudy Park / Massimiliano Pisapia, Anna-Maria Chiuri / Nino Surguladze, Carlos Almaguer / Mark Rucker. Paolo

# Arrivabeni, direction musicale. Ivo Guerra, mise en scène

Depuis 2006, l'**Opéra Royal de Wallonie** n'avait plus monté l'**Aida de Giuseppe Verdi,** c'est chose faite, la scène liégeoise s'offrant même le luxe d'une double distribution, une gageure à notre époque. La mise en scène d'**Ivo Guerra**, importée de Bordeaux et réalisée ici par **Johannes Haider**, se révèle plaisante dans son imagerie égyptienne évitant toute surcharge, pharaonique sans lourdeur, ménageant de beaux moments d'intimité. Comme le dit lui-même le scénographe « *je fais face pour la première fois à un mythe du théâtre avec respect et révérence : je n'ose toucher à ce qui a été écrit. Je peux seulement le lire, le repenser, l'imaginer avec ma sensibilité* ».



## Gloria all'Egitto

Ce qui nous vaut ainsi des tableaux certes conventionnels et fidèles à une certaine tradition, mais qui jamais ne viennent

empêcher l'écoulement du flot musical. Une direction d'acteurs plus resserrée aurait néanmoins été la bienvenue, le soin de faire vivre le drame étant laissé aux seules voix.

Le premier soir, à tout seigneur, tout honneur : on retrouve avec un grand plaisir le ténor coréen **Rudy Park** après son inoubliable Calaf nancéen. L'écriture redoutable de Radames ne paraît lui poser aucun problème, et il déploie à volonté son instrument large et puissant, aussi tellurique que sa personne. Il soulève ainsi à bout de bras une voix au médium presque barytonal, paraissant monter vers les hauteurs avec la même vaillance, ce qui nous vaut des aigus électrisants, longuement tenus, d'un impact irrésistible. Il va jusqu'à surprendre dans la scène ultime, osant des piani dont on ne l'aurait jamais cru capable. Scéniquement, il se pose sur le plateau tel Osiris en personne, souvent monolithique par sa stature de géant, mais tant d'arrogance vocale est à ce prix.

A ses côtés, **l'Amneris d'Anna Maria Chiuri** se lance avec courage dans la bataille, gagnant en force durant la représentation, pour finir par rendre justice à la vocalité du personnage, aigus dardés et graves autoritaires.

Face à eux, **Isabelle Kabatu**, visiblement décidée à oser désormais les rôles les plus larges – le programme de salle évoque la Gioconda, Abigaille et Brünnhilde –, paraît se mesurer à plus fort qu'elle, la tessiture demandée par le rôle-titre excédant ses possibilités. Le registre grave apparaît confidentiel, l'aigu forte, souvent poussé et perdant toute souplesse, bouge sous l'effort, tandis que l'émission sonne souvent tubée et artificiellement grossie, rendant le texte difficilement compréhensible. Quelques aigus piano bien négociés rappellent la véritable nature vocale de la soprano belge, et on regrette qu'une voix aussi intéressante se lance dans pareils défis, quitte à en pâtir.

**Avec Amonasro, Carlos Almaguer** retrouve un de ses emplois de prédilection, et c'est un bonheur d'entendre ainsi une voix de

baryton Verdi sainement émise, ronde autant que claire et bien timbrée, se déployant aisément dans la salle. L'interprète connait pleinement son personnage et se révèle convainquant de bout en bout.

Bon Ramfis de **Luciano Montanaro**, à l'aigu toutefois parfois retenu, et le Roi bien chantant mais trop peu imposant de Roger Joakim.

**Le lendemain, on découvre avec curiosité l'Aida de la soprano américaine Kristin Lewis** dont la renommée ne cesse de grandir, notamment dans ce rôle précis. Sa plastique irréprochable et sa peau couleur d'ébène conviennent admirablement au personnage, et l'interprète s'engage pleinement dans le drame, mais vocalement le bilan demeure plus mitigé, laissant comme une impression d'inachevé : si le timbre se révèle d'une belle teinte moirée et les moyens idéaux pour le rôle-titre, grâce notamment à un grave chaud et sonore, la conduite du chant apparait souvent irrégulière, certains sons mal contrôlés et mal soutenus alternant avec des sonorités somptueuses, comme si le geste vocal variait d'une voyelle à l'autre. En début de représentation, de nombreuses attaques en soufflet viennent gâcher la ligne de chant, produisant des notes poussées et stridentes. Mais la chanteuse se rachète grâce à un « O patria mia » de grande école, comme si l'écriture vocale lentement déroulée par Verdi dans cet air lui permettait d'enfin assouplir son instrument, laissant la voix monter toute seule, ce qui nous vaut une superbe messa di voce suivi d'un bel aigu piano à la fin du morceau. Une artiste à suivre, mais qui devrait encore polir sa technique vers davantage de détente et encore moins d'efforts, travail nécessaire au vu de la célébrité qui s'ouvre à elle, car la beauté du matériau vocal en vaut la peine.

**En Radames, Massimiliano Pisapia** affronte crânement les difficultés qui parsèment sa partition, mais malgré un aigu puissant – bien qu'étrangement émis, plus volumineux que rayonnant –, sa voix manque de largeur dans le médium pour

rendre justice à la vocalité du général égyptien.

Face à lui, **Nino Schurguladze** ne fait qu'une bouchée de la partie d'Amnéris, affichant les mêmes particularités vocales que sa consœur de la veille : un médium assez opaque, au vibrato audiblement marqué – signalant une fatigue de l'instrument –, mais un aigu percutant et insolant ainsi qu'un grave sonore et généreux, poitriné assez haut mais sans appui excessif. La mezzo géorgienne affiche en outre un tempérament flamboyant et on croit sans réserve à sa fille de Pharaon naviguant sans cesse entre amour et haine.

On salue également l'Amonasro ample et venimeux de **Mark Rucker**, le baryton américain semblant lui aussi ne faire qu'un avec son rôle, tant l'identification vocale autant que scénique apparaît grande.

Ainsi que les seconds rôles, tous efficaces, les chœurs du théâtre effectuent un excellent travail musical, triomphants autant que nuancés.

Pour sa première Aida, **Paolo Arrivabeni**, directeur musical de la maison, a parfaitement saisi les enjeux de cette partition et sait en éclairer les différentes facettes. Sa direction, jamais tonitruante, mesurée et attentive aux chanteurs, permet aux musiciens de l'orchestre de se montrer sous leur meilleur jour, et sert l'ouvrage avec les honneurs.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 1er **et 2 avril 2014. Giuseppe Verdi : Aida**. Livret d'Antonio Ghislanzoni d'après Auguste Mariette et Camille Du Locle. Avec Aida : Isabelle Kabatu / Kristin Lewis ; Radames : Rudy Park / Massimiliano Pisapia ; Amneris : Anna-Maria Chiuri / Nino Surguladze ; Amonasro : Carlos Almaguer / Mark Rucker ; Ramfis : Luciano Montanaro ; Le Roi : Roger Joakim ; La Grande-Prêtresse : Laura Balidemaj / Chantal Glaude ; Un Messager : Marcel Arpots / Giovanni Iovino. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie.

Direction musicale : Paolo Arrivabeni. Mise en scène : Ivo Guerra ; Réalisée par : Johannes Haider ; Décors : Giulio Achilli ; Costumes : Bruno Fatalot ; Lumières : Michel Theuil

---

# Aida de Verdi depuis l'Opéra royal de Wallonie

**Live web depuis l'ORW Liège. Verdi : Aida, le 2 avril, 20h.** En pleine Egypte pharaonique, l'amour de Radamès, général égyptien, et d'Aida, esclave nubienne, est menacé par la guerre que vont se livrer les deux pays. Mais un autre danger les guette : Amneris, fille du roi d'Egypte, est éprise de Radames et voit en Aida une rivale. La victoire des troupes égyptiennes est totale. En guise de récompense, le roi offre sa fille à Radamès. Par amour, le héros guerrier victorieux adoré par le pharaon lors de la fameuse scène du défilé de la victoire -tableau collectif qui revisite le grand opéra à la française-, trahit les siens, le peuple qui l'adule, Pharaon qui lui a remis l'or des dieux … Condamnés à être ensevelis vivants, cependant que la fille de Pharaon Amnéris observe impuissante à l'accomplissement de cet amour fatal qu'elle n'a pu infléchir, Radamès et Aida incarnent jusqu'à la mort, la souveraineté d'un amour qui dépasse les conflits et le destin des individus qui en sont traversés. La force de l'opéra égyptien de Verdi demeure son réalisme archéologique (l'égyptologue Mariette a collaboré au livret pour la vraisemblance de l'action sur scène, jusqu'à la justesse de certaines sonorités purement égyptiennes…), mais aussi son intimisme. En faisant d'Aida, un opéra surtout psychologique à la façon d'un huit clos qui se joue à 3 personnages : Radamès

pris entre les sentiments d'Amnéris et d'Aida, la princesse et son esclave captive, Verdi a réussi un authentique chef d'œuvre lyrique, évitant le superficiel et le creux qu'un prétexte historique aurait pu causé…  Livret Antonio Ghislanzoni.



**Aida de Verdi, Direct live le 2 avril 2014**
Paolo Arrivabeni, direction
Ivo Guerra, mise en scène
Barbara Frittoli, Isabelle Kabatu, Stuart Neill, Rudy Park, Nino Surguladze, Anna Maria Chiuri, Mark Rucker …
9 dates.  A l'affiche du 25 mars au 4 avril 2014

# Aida de Verdi à L’Opéra royal de Wallonie



**Liège, ORW. Aida de Verdi. 25 mars > 11 avril 2014.** C’est assurément l’un des opéras les plus joués au monde, tant par la qualité de sa musique que sa dramaturgie alliant avec équilibre et finesse huit-clos psychologique (trio amoureux tragique : Radamès, Aida, Amnéris) et grande scène collective dont la marche victorieuse et le défilé devant Pharaon restent de claironnants manifestes (trompettes à l’appui). L’attrait d’Aida aujourd’hui tient essentiellement au réalisme sentimental dont Verdi est capable ; on pensait écouter et voir un peplum, Aida exprime surtout une ardente passion amoureuse : la liaison impossible entre l’esclave éthiopienne Aida et le général égyptien Radamès, l’un et l’autre appartenant à deux clans opposés-, y est minutieusement dépeinte à travers une lente course à l’abime : unis au I, dénoncés au II, condamnés et ensevelis vivants au III. A mesure que leur destin croisé s’enfonce dans l’absolu de la solitude et de la mort, Amnéris la propre fille de Pharaon et la rivale malheureuse d’Aida, rugit, intrigue puis implore : son impuissance est à la mesure de l’amour des deux amants magnifiques. L’opéra est l’œuvre d’un compositeur parvenu au faîte de sa gloire planétaire : il est adulé avec le même enthousiasme à Milan, Paris, Saint-Pétersbourg et donc au Caire. Pour inaugurer le Canal de Suez et l’opéra du Caire en 1869, Verdi reçoit donc commande de l’Etat égyptien d’un nouvel ouvrage. Aida ne sera cependant créé que deux ans

après, en 1871. A l'époque de la guerre contre l'Ethiopie, l'Egypte antique ressuscite ainsi avec un scrupule archéologique (auquel a participé le scientifique égyptologue Mariette), mais ce qui touche surtout le public encore aujourd'hui c'est la passion amoureuse qui dévore et consume le couple souverain Aida et Radamès.



**Verdi : Aida**
Opéra en quatre actes Giuseppe Verdi Livret d'Antonio Ghislanzoni d'après Auguste Mariette et Camille Du Locle. Créé au Caire, le 24 décembre 1871. Dernière représentation à Liège, novembre 2006

**Aida à l'Opéra royal de Wallonie à Liège**
**Du 25 mars au 5 avril 2014 : 9 représentations à Liège**
**Le 11 avril 2014 à Charleroi** – www.pba.be
ma. 25, me. 26, je. 27, ve. 28 mars & ma. 1er, me. 2, ve. 4, sa. 5 avril I 20 h – le 30 mars à 15h
> Opéra royal de Wallonie-Liège : Place de l'Opéra – BE-4000

Liège
> Infos/réservations : 04/221 47 22 – www.operaliege.be

---

# Aida de Verdi, version Py

En direct de Bastille, dans les salles UGC : Aida de Verdi …

**Les salles de cinéma du réseau UGC diffusent en direct le 14 novembre 2013 à partir de 19h30**, la production spectaculaire et toute en or d'Aida de version dans la mise en scène d'Olivier Py …



**Notre avis**. Après Alceste de Gluck à Garnier, le mois dernier, voici Aida de Verdi (1871), version Olivier Py : l'ouvrage servi par le metteur en scène de retour sur les planches parisiennes en moins d'un mois, n'était pas programmé depuis 45 ans à l'Opéra de Paris … un comble pour un sommet de l'opéra romantique italien. Le scénographe joue surtout sur les décors aussi somptueux que spectaculaires, tout d'or étincelant (l'or n'est-il pas dans l'Egypte antique la chair des dieux ? mais c'est la seule référence à l'Antiquité nilotique)… Exit les effets hollydiens et le kitsch néoégyptien : la vision est celle de l'époque de Verdi mais n'empêche pas pour autant une esthétique du clinquant et du colossal. Au final, la proposition n'est guère subtile et l'on cherche l'intimisme psychologique du huit clos que Verdi a su ciseler derrière la pompe archéologique. Les plus de cette nouvelle production vertement critiquée au moment de sa première : le Radamès claironnant mais fin de Marcelo Alvarez et la direction toute

en nuances, elle, de l'excellent Philippe Jordan… Jusqu'au 16 novembre 2013 à l'Opéra Bastille.

**Verdi : Aida**
**au cinéma, réseau salles UGC**
**le 14 novembre 2013, en direct à 19h30**

Mis en scène par Olivier Py et dirigé par Philippe Jordan,
en direct le jeudi 14 novembre à 19h30
dans 27 salles du réseau UGC en France et en Belgique
(dans le cadre de la saison Viva l'Opéra ! – www.vivalopera.fr et www.vivalopera.be), en direct et en différé dans 55 salles du réseau indépendant en France et 300 salles en Europe et dans le reste du monde.
Diffusion sur Mezzo, samedi 23 novembre à 20h30

**Aida au cinéma**
**Opéra en quatre actes (1871)**
Musique de Giuseppe Verdi (1813-1901)
Livret d'Antonio Ghislanzoni
d'après Auguste Mariette
En langue italienne

PHILIPPE JORDAN, Direction musicale
OLIVIER PY, Mise en scène

CARLO CIGNI, Il Re
LUCIANA D'INTINO, Amneris
OKSANA DYKA, Aida
MARCELO ALVAREZ, Radamès
ROBERTO SCANDIUZZI, Ramfis
SERGEY MURZAEV, Amonasro
OLEKSIY PALCHYKOV, Un Messagero
ÉLODIE HACHE, Una Sacerdotessa

Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris

**rappel :**
**L'Opéra national de Paris au cinéma, saison 2013-2014**

– Aida, le 14 novembre 2013
– Les Puritains, le 9 décembre 2013
– La Belle au bois dormant, le 16 décembre 2013
– La Fanciulla del west, le 10 février 2014
– Tristan et Isolde, le 29 avril 2014
– Soirée Balanchine / Millepied, le 3 juin 2014
– La Traviata, le 17 juin 2014